

Moira Cristiá, *Imaginaire péroniste : esthétique d'un discours politique, 1966-1976*

Presses universitaires de Rennes, 2016

Renée Fregosi



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/4559>

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 16 mai 2017

Pagination : 178-181

ISBN : 9782371540750

ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Renée Fregosi, « Moira Cristiá, *Imaginaire péroniste : esthétique d'un discours politique, 1966-1976* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 84 | 2017, mis en ligne le 16 mai 2017, consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cal.revues.org/4559>



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

aussi symboliques qui traversent un environnement jusqu'ici méconnu, que l'arrivée de la catastrophe rend visibles suite aux transformations socio-écologiques des dernières décennies et leurs conséquences. Par ailleurs, le livre qui est traversé de notes de terrain et de moments de réflexivité de la part de l'auteure propose également une méthodologie de recherche et une approximation à l'objet d'étude très illustrative, notamment pour les apprentis chercheurs intéressés par l'anthropologie de catastrophes ; il vise à montrer « combien l'analyse des catastrophes peut éclairer des objets à teneur proprement anthropologique qui se situent à l'interaction des systèmes physiques, biologiques et socioculturels » (p. 12), et l'objectif est atteint.

Néanmoins, portant sur une réalité assez spécifique, les apports de cette recherche restent parfois trop liés aux particularités du terrain choisi et on peut difficilement extrapoler ses conclusions à d'autres exemples ou terrains au-delà du contexte centroaméricain. L'importance de ce genre de travaux – et de cet ouvrage en particulier – reste le fait de contribuer à une analyse écolo-gico-politique des catastrophes, celle-ci étant décidément un objet de recherche complexe, situé à l'interface de l'environnement et ses représentations et des systèmes socio-économiques et leurs défaillances actuelles.

- **DESCOLA Philippe**, *Par-delà nature-culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- **GARCÍA ACOSTA Virginia**, « La perspectiva histórica en la Antropología del riesgo y del desastre. Acercamientos

metodológicos », *Relaciones, estudios de historia y sociedad*, vol. 15, n° 97, 2004, p. 125-142.

- **WISNER Ben et al.**, *At Risk: Natural Hazards, People's Vulnerability and Disasters*, Londres/New York, Routledge, 1994.

Patricia Díaz-Rubio,
master « Études du développement »,
Iedes-Paris 1.

Moira Cristiá, *Imaginaire péroniste : esthétique d'un discours politique, 1966-1976*, Presses universitaires de Rennes, 2016, 262 p.

La période de l'histoire argentine étudiée dans cet ouvrage concerne un moment très particulier du péronisme : celui de la montée en puissance, de l'hégémonie puis de la répression de la « gauche péroniste », forme singulière de gauchisme à la fois nationaliste et révolutionnaire dont les *Montoneros* seront l'avant-garde et la figure emblématique. Cette sensibilité qui érige la violence comme moyen de lutte privilégié et qui déborde largement la guérilla *montonera* proprement dite, sera critiquée puis attaquée et persécutée, d'abord au sein du péronisme qui a vu se multiplier après la chute de Perón en 1955 différents courants allant de l'extrême droite à l'extrême gauche, avant de devenir la cible de la dictature de Videla. L'héritage péroniste est multiple, car « entre 1955 et 1973, pendant les dix-huit années



d'exil de Perón, le mouvement péroniste devient progressivement plus hétérogène, en se diffusant dans différents secteurs de la société» (p. 18).

Moira Cristiá analyse la complexité de ce courant politique et son influence dans le péronisme d'aujourd'hui, principalement dans le kirchnérisme, à travers l'utilisation des images. Dans les années 1960-1970 en effet, lorsqu'émerge ce nouvel acteur politique qu'est le «péronisme de gauche», la place de l'image dans la propagande est devenue considérable. L'imagerie politique emprunte alors notamment à la technique publicitaire en pleine expansion à l'époque, mais aussi au pop art qui se diffuse largement dans divers secteurs de la société et principalement au sein de la jeunesse.

Moira Cristiá montre que «l'image joue non seulement un rôle primordial dans la propagande et la diffusion des idées du mouvement péroniste à cette époque, mais qu'en même temps elle révèle un imaginaire politique complexe» qui «partage certains traits avec celui des secteurs qui rejettent le péronisme» (p. 19). Elle rappelle que «d'après une enquête réalisée en novembre 1971, environ 50% de la population des principales villes argentines justifiait la violence» (p. 35). La parole, la mise en scène, mais aussi de plus en plus l'image sont fondamentales dans la dynamique mobilisatrice populiste. Et comme souvent dans le discours populiste, la mobilisation se fait sur le mode de la double injonction : rassembler et désunir dans un

même mouvement, posant les bases du clivage insurmontable entre le peuple et ses ennemis et qui ne peut conduire qu'à l'action violente présentée comme la réponse à la violence de l'ennemi.

Cet ouvrage «se situe dans une perspective d'histoire des sensibilités, en se focalisant sur la manière dont les groupes sociaux développent une susceptibilité envers certaines problématiques et l'expriment à partir de tactiques esthétiques aptes à générer des émotions utiles pour la politique» (p. 26). Le péronisme, comme tous les populismes, fonctionne sur une logique binaire et combative : ceux qui sont avec nous et ceux qui sont contre nous. On comprend alors la proximité, la familiarité, la connivence qu'entretiennent dans l'histoire le populisme qui en appelle au peuple contre ses ennemis et le nationalisme qui en appelle à la nation contre ses ennemis. Jusque dans la mouvance gauchiste du péronisme, on retrouvera donc cette tonalité nationaliste qui s'exprime à la fois par l'évocation mythique des luttes d'indépendance (référence aux *montoneras*, groupes armés irréguliers des caudillos au XIX^e siècle) et à travers l'expression contemporaine d'un anti-colonialisme et d'un anti-impérialisme virulents.

Ainsi, «à la recherche de la décolonisation culturelle», les bandes dessinées de «la libération» – les mots entre guillemets renvoient à des titres et recouvrent des concepts bien spécifiques explicités par l'auteur – associent paradoxalement la culture populaire (le maté, le barbecue, le football, le langage

de la rue) [et] la culture de masse (diffusée par les médias «impérialistes») (p. 119) en détournant notamment les figures des super-héros comme Superman devenant Super Pocho. Cette glorification de ce qui est considéré comme populaire rappelle, d'une part, les aspects populistes du péronisme de la période classique, et d'autre part, «une tendance plus large parmi les gauches latino-américaines de l'époque» (p. 121), consistant dans une référence constante aux «masses».

Insistant sur cette convergence entre péronisme et gauchisme polymorphe, l'auteure analyse le «discours antidictatorial éclectique» de la revue *Cristianismo y Revolución* (1966-1971), qui selon elle illustre le syncrétisme du péronisme de gauche. Celui-ci à la fois l'oppose et le rapproche des autres courants plus à droite du grand mouvement péroniste, national-catholique et antimarxiste. La dimension christique, notamment, y est doublement mise en scène : par la victimisation sacrificielle des militants et par le recours à une religiosité plus traditionnelle. «Dans les colonnes de la revue, le cas de García Elorrio [ancien séminariste, fondateur de la revue, arrêté en 1969 puis tué l'année suivante dans un accident suspect] – parmi d'autres exemples – sert à dénoncer la répression des «véritables» chrétiens et des militants en général» (p. 71).

Il s'agit certes ici d'étudier le «péronisme tardif» comme le nomme l'historien nord-américain Joel Horowitz, c'est-à-dire celui des

années 1960 et 1970, mais l'auteure n'ignore pas que «les gouvernements de Néstor Kirchner et Cristina Fernández de Kirchner ont cherché à recueillir l'héritage de ces ancêtres politiques, en ravivant un antagonisme virulent entre péronistes et anti-péronistes, intensifié surtout au cours des dernières années» de la présidence de Cristina Kirchner (p. 17). Cette approche fait de cet ouvrage historique également une réflexion sur le dernier avatar péroniste, le kirchnérisme, devenu lui aussi polymorphe. Or, le populisme d'aujourd'hui est sans doute plus ambivalent encore que celui d'hier : il en appelle à la fois à la démocratie et à la violence révolutionnaire, il est à la fois pacifiste et proclame le droit à l'autodéfense, il est nationaliste et internationaliste. Et le nationalisme populiste s'exprime aujourd'hui prioritairement à travers les notions d'impérialisme et de «néocolonialisme» voire «post-colonialisme» comme on a pu le constater avec l'offensive diplomatique de Cristina Kirchner à l'occasion de la commémoration de la guerre des Malouines en 2012.

Le populisme démocratomorphe d'aujourd'hui (comme le nomme Pierre-André Taguieff), à l'instar de ce péronisme des années 1960-1970, rassemble en effet le peuple non plus seulement à travers un large mouvement mais également à travers sa représentation politique globale. La pluralité constitutive du peuple national est certes reconnue, et cela constitue un changement majeur par rapport au mouvementisme populiste



traditionnel (selon le concept de Scott Mainwaring et Timothy Scully) qui rejette le pluralisme politique au nom de l'unité du peuple. Cependant, cette façon d'assimiler l'ensemble de la représentation nationale à la politique gouvernementale revient d'une autre façon à nier le pluralisme des opinions : hors de ce peuple devenu pluriel en son sein et de la politique gouvernementale censée le représenter et le défendre, toute opposition externe est considérée comme un ennemi radical, traître à la patrie.

L'opposition politique n'est reconnue comme telle que lorsqu'elle acquiesce à la stratégie du pouvoir conçue comme hégémonique. Les Radicaux de l'UCR (Union civique radicale, parti historique argentin de centre gauche évoquant le radicalisme français) ne sont acceptés que lorsqu'ils s'alignent sur les positions du parti dominant, comme l'ont fait certains responsables politiques de l'éphémère Frepaso (Front pour le socialisme, alliance réunissant des personnalités et des militants venus d'horizons divers, politiques du péronisme et de la gauche, et associatifs, notamment de défense des droits de l'Homme) répondant à la stratégie de la « transversalité » kirchnériste. Les opposants au grand mouvement péroniste ne sont plus combattus physiquement comme à l'époque péroniste historique et le Parlement est loin d'être monocoloré comme au temps de Perón. Mais le pluralisme des opinions touchant aux questions nationales et tout particulièrement à la souveraineté nationale

est totalement refusé par le péronisme, aujourd'hui comme hier.

Renée Fregosi,
maîtresse de conférences et directrice
de recherche en science politique
à l'IHEAL, université Sorbonne-
Nouvelle-Paris 3.

Alexis Martig, *La Reconnaissance sociale et le Mouvement des Sans Terre au Brésil : en quête de dignité*, Paris, Academia/L'Harmattan, coll. « Antropologie prospective », 2014, 287 p.

En ce début de XXI^e siècle, les mouvements sociaux, à la fois localisés et globalisés, ont bouleversé et transformé les rapports géopolitiques entre les différents pays du monde. Au sein de ces changements globalisés et transnationaux, l'essor des gouvernements progressistes en Amérique latine a fini par dessiner le champ des luttes citoyennes contre les injustices sociales, raciales, ethniques, sexuelles, de genre, du droit à la terre et de la pleine citoyenneté, qui furent et qui continuent à être au cœur des mouvements sociaux. Jusque-là incapables de se libérer effectivement de la domination postcoloniale impérialiste, la plupart des mouvements sociaux ont su s'accorder avec les régimes politiques plus démocratiques et citoyens, afin de bousculer le jeu de forces et construire ainsi un agenda de lutte capable